

Les racines irlandaises du jeune Beckett

Je commencerai par une remarque liminaire qui a son importance : je crois qu'il aurait été impensable que qui que ce soit écrive un article sur le caractère irlandais de Beckett à Dublin dans les années soixante. Je me souviens de mon étonnement lorsque, à mon arrivée en 1967, je constatai l'indifférence générale qui entourait Beckett en Irlande. Trinity College l'avait certes nommé docteur *honoris causa* en 1959, mais l'évènement avait été oublié ou bien n'avait pas paru très significatif. On trouvait peu de ses livres en librairie, rares étaient les étudiants qui avaient entendu parler de lui, seuls quelques titres éparpillés se trouvaient à la bibliothèque de University College. Les magazines et les journaux irlandais ne publiaient pas de compte rendus réguliers de ses œuvres. Et quand quelqu'un me demanda un article sur un sujet littéraire, je décidai donc d'aborder ce thème et de commenter cette curieuse indifférence ou résistance des lecteurs irlandais face à Beckett, au moment même où ils semblaient garder jalousement Yeats et Joyce comme leur propriété privée¹.

Il y avait bien sûr un certain nombre de gens qui avaient admiré son œuvre dès le début, mais ils étaient rares, souvent des amis personnels. Le grand public ne connaissait de lui que *En attendant Godot*, joué dans un petit théâtre obscur disparu au cours des années cinquante. Ou alors on le voyait par rapport à Joyce («le secrétaire de Joyce»), ou comme l'auteur de quelques livres interdits (*Molloy* fut le dernier à être interdit en 1956)². Quand Beckett reçut le prix Nobel, les radios françaises et britanniques le présentèrent comme «l'écrivain irlandais Samuel Beckett», tandis que la radio Eireann le décrivait «né à Dublin» et «habitant et écrivant en France». Je me souviens de longues discussions avec deux écrivains qui ont, depuis, connu le succès et qui soutenaient avec quelque passion que Beckett appartenait à la tradition française de Sartre, Camus, Robbe-Grillet et Ionesco, et par conséquent n'avait rien à voir avec ce qui pouvait être écrit à Dublin.

1. «Beckett and the Irish», *Hibernia* (Dublin), XXXIII : 21 (7 novembre 1969), 14.

2. Les autres étaient *More Pricks Than Kicks* (1934) et *Watt* (1954).

Le fait est que l'inclusion de Beckett dans le canon de la littérature irlandaise est récente. On pourrait mesurer le changement en examinant la liste des textes étudiés par les étudiants préparant la maîtrise de littérature anglo-irlandaise d'il y a quinze ans à University College de Dublin. Beckett n'était jamais mentionné, on ne parlait que de Synge, Yeats, Lady Gregory, O'Casey. L'année du prix Nobel (1969), on rajouta deux conférences au milieu de l'année universitaire. Ceci devint régulier en 1970, et l'année suivante, Beckett commença à partager la fin d'un cours avec Joyce. Trois ans plus tard, on l'étudiait séparément et un séminaire lui était enfin consacré, comme à Yeats et à Joyce. Un autre indice de cette évolution est donné par le guide de Maurine Harmon, *Modern Irish Literature 1800-1967: A Reader's Guide* (Dolmen Press, 1967), qui jouait le rôle d'introduction générale courante à la littérature irlandaise moderne et qui ne mentionne pas Beckett dans l'édition de 1967. Il était admis que Beckett n'était pas un écrivain irlandais. En revanche, la nouvelle version remise à jour en 1977 inclut Beckett à côté de Yeats, Joyce et les autres.

Je ne mentionne pas ceci afin d'illustrer l'exploitation universitaire du succès littéraire, mais parce que cette indifférence première avait un côté délibéré : c'était un refus conscient qui contribua à laisser les gens dans l'ignorance jusqu'au dernier moment. Cette ignorance était aussi défensive : les gens ne pensaient guère de bien de Beckett parce qu'on leur avait dit que Beckett n'en pensait guère d'eux-mêmes. L'indifférence qui m'étonnait, je le découvris petit à petit, n'était qu'une réponse calculée de la part des milieux littéraires irlandais.

Le refus de Beckett pour tout ce qui touchait à l'Irlande commença avec sa carrière d'écrivain. Il écrivit une satire contre l'interdiction des contraceptifs alors qu'il était étudiant¹ ; il rédigea un article, qu'il ne put faire publier, sur la censure dans le Saorstat (la République irlandaise)²; il décrivit Dublin comme la capitale du provincialisme, de l'ignorance et des préjugés, dans ses premiers poèmes et nouvelles. Il suffit de savoir à quoi ressemblait l'Irlande des années trente pour saisir l'indignation suscitée par Beckett. Elle apparut en pleine lumière au cours du procès en diffamation de 1937, dans lequel Beckett était le témoin principal de l'accusation ; la manière dont son témoignage fut reçu par les avocats de la défense prouve bien que l'opinion dublinoise était prête à croire qu'il était un renégat, un traître à sa famille, à son milieu et à son peuple. «Etes-vous l'auteur d'un livre interdit?», lui demanda l'avocat. «N'avez-vous pas aussi écrit un livre sur Proust, qui est un pervers notoire? Vous définissez-vous comme chrétien,

1. «Che Sciagauna», *T.C.D. : A College Miscellany*, XXXVI (14 novembre 1929), 42.

2. Le manuscrit dactylographié se trouve maintenant à la bibliothèque de Dartmouth College; voir Richard L. Admussen, *The Samuel Beckett Manuscripts - A Study* (Boston, Mass., G.K. Hall, 1979), p. 105.

juif ou athée ?». «Aucun des trois», répondit Beckett¹. Le juge résuma l'impression peu favorable produite par Beckett en des termes qui le condamnaient : «Il ne m'a pas paru être un témoin sur la foi de qui je pourrais personnellement m'appuyer». L'humiliation que Beckett dut subir est à peine croyable maintenant, mais elle était provoquée par un ressentiment général. Ce procès de 1937 impliquait Oliver St John Gogarty et d'autres figures de la société littéraire de Dublin, comme F.R. Higgins et R.M. Smyllie. On trouverait des exemples de ce sentiment très répandu à une époque un peu plus tardive dans les articles de Flann O'Brien qui écrivait sous un autre pseudonyme dans *The Irish Times*², ou encore plus clairement dans une véritable conspiration du silence.

Maintenant que Beckett a eu le prix Nobel, on rappelle volontiers de nos jours qu'il a toujours gardé un passeport irlandais en règle, qu'il parle encore avec l'accent irlandais, qu'il a répondu généreusement à la demande de Trinity College en offrant des manuscrits à la bibliothèque universitaire. Il est facile d'être sentimental et de mal interpréter ce qui s'est passé. Beckett a gagné sa réputation littéraire en écrivant dans une autre langue, et il a choisi de ne pas revenir habiter en Irlande. Sa carrière tout entière a consisté à se dégager de ses origines irlandaises et à les rejeter, au moins telles qu'il les comprenait. Ses textes parlent pour eux-mêmes, et ses remarques en privé ont toujours été sévères. Il a fait part à des amis, par exemple, de son «inaptitude chronique à comprendre... une expression comme «le peuple irlandais», ou à imaginer qu'il ait jamais lâché un pet dans son pantalon de velours à côtes pour quelque forme d'art que ce soit, avant ou après l'Union, ou qu'il ait jamais été capable d'aucune pensée ou d'aucune action autres que les pensées et les actions rudimentaires que vont déterrer les prêtres et les démagogues au service des prêtres...»³.

Inutile de devenir sentimental ou d'atténuer le sentiment d'aliénation de Beckett, que lui-même semble justifier de temps à autre. Mme Rooney dit, dans *Tous ceux qui tombent* : «Sortir [mot à mot, aller à l'étranger], de nos jours, c'est le suicide assuré. Mais rester chez soi, qu'est-ce que c'est ? S'éteindre à petit feu.» (Traduction de Robert Pinget, Éditions de Minuit,

1. Le procès a été rapporté en détail dans les trois journaux de Dublin, *The Irish Times*, *The Irish Press*, *Irish Independent*, des 23 et 24 novembre 1937. D'autres détails sont donnés par Ulick O'Connor, *Oliver St John Gogarty, A Poet and his Times* (Londres, Jonathan Cape, 1964), p. 276-285, et Deirdre Bair, *Samuel Beckett* (1978, traduit par Léo Dillé, Paris, Fayard, 1979, p. 246-248).

2. Il signe Oscar Love, *The Irish Times*, 4 juillet 1945. (Voir Anne Clissmann, *Flann O'Brien - A Critical Introduction to his writings*, Dublin, Gill and Macmillan, 1975, p. 186-187 pour l'identification, qui fait allusion à Oscar Wilde, et donc à l'Art pour l'Art et au scandale homosexuel. Wilde avait aussi, on le sait, fait ses études à Portora et Trinity).

3. A Thomas McGreevy, 31 janvier 1938, cité dans Deirdre Bair, *op. cit.*, p. 259.

1957, p. 15). Un tel sentiment d'aliénation a peut-être son point faible chez Beckett, mais c'est aussi un point d'inflammation que la colère ravive. Il y a quelques années, un journaliste américain lui demanda pourquoi un pays aussi petit que l'Irlande avait produit autant d'écrivains en aussi peu de temps : Joyce, Yeats, Synge, O'Casey, Shaw, etc. Sans aucune hésitation, Beckett s'est penché vers lui et a murmuré : «Quand on est dans le trente-sixième dessous, il ne reste plus qu'un recours : chanter.» Le trente-sixième dessous est en enfer, mais il commenta en prenant la question du point de vue d'un militant noir qui se rejouit du nombre d'athlètes et de musiciens noirs : «C'est le gouvernement anglais et l'Église catholique. Ils nous ont acculés à la gloire.»¹

L'Irlande et les écrivains irlandais ont laissé leur marque sur les textes de Beckett : les vingt-cinq ou trente premières années de sa vie lui ont fourni des images persistantes et des auteurs avec qui il a appris son art. Mais l'Irlande est surtout importante pour Beckett en tant qu'héritage à refuser, série d'apparences à traverser, ensemble d'autorités à contredire. Il a expliqué qu'un artiste progresse par rejets successifs. «La tendance artistique n'est pas expansive, mais une contraction. Et l'art est l'apothéose de la solitude.» «La seule recherche féconde est excavatoire, une immersion, une contraction de l'esprit, une descente. L'artiste est actif, mais négativement, s'écartant de la nullité des phénomènes adventices, aspiré par le cœur du tourbillon.»²

Deirdre Bair a fait le récit de l'enfance de Beckett, décrivant sa mère et son père, leurs familles, la grande maison neuve dans le faubourg aisé, les écoles protestantes et l'isolation de Beckett par rapport aux événements qui constituent l'essentiel de ce que rapportent les manuels d'histoire en Irlande. Elle nous dit comment il alla à Trinity College en pensant faire du droit, afin de suivre son frère et de l'aider à reprendre la succession de son père ; elle nous relate ses succès universitaires et sa décision ultérieure d'écrire. Dans la mesure où l'arrière-plan irlandais que Beckett a connu pendant son enfance est présent dans ses textes, il ne suffit pas de remarquer qu'il s'y trouve ; ce qui compte bien plus est de voir comment il est traité. Cette toile de fond est évoquée, certes, mais l'effort de Beckett est d'aller plus loin ou par derrière, de parvenir à des niveaux de conscience qui existaient avant même que ces premiers éléments ne fussent connus.

1. Deirdre Bair, «No man's land, Hellespont or vacuum' : Samuel Beckett's Irishness», *The Crane Bag* (Dublin) I : 2 (1977), 14. L'anecdote est citée de manière un peu différente dans le livre de Bair (p. 442), et il faut lire «acculer» de manière assez étymologique («They have bugged us into existence»).

2. *Proust* (Londres, Chatto et Windus, 1931), p. 47-48.